

—Vous n'irez pas, vous n'irez pas ! d'une voix si haute, que tout le monde se retourna.

Un rire courut autour de nous, et je demeurai immobile, furieux, mais sans audace devant le ridicule et le scandale.

Je regardais s'éloigner la jeune fille, d'un air désappointé, tandis que mon persécuteur me soufflait dans l'oreille en se frottant les mains :

—Je vous ai rendu là un rude service, allez. Je balbutiai quelques mots de remerciements, je venais de penser qu'il avait peut-être bien raison et je rentraï, joyeux, en fredonnant la chanson des " Vieilles filles ".

Combien je plains l'humeur chagrine
De la fille qui, par malheur
A coiffé sainte Catherine !
Elle ne sait rien du bonheur ;
Elle marche l'âme grincheuse,
Le corps brisé, le front courbé ;
Que je la plains, la malheureuse
D'ignorer ce qu'est un bébé.

Leon Ferval

LE VICE-AMIRAL VIGNES

Le vice-amiral Vignes, qui a laissé de si bons souvenirs lors de son voyage en Canada, a succombé, le 1er juillet, à Paris, en son domicile de la rue Pierre-Charron, à l'affection diabétique dont il souffrait depuis plusieurs mois. Entré dans la marine en 1846, il fut nommé enseigne en 1851 et prit part à l'expédition de la Baltique, puis à celle de Crimée. Il fit un peu plus tard, la campagne de Syrie, ce qui lui valut d'être choisi par le duc de Luynes pour l'accompagner dans sa grande exploration de la Palestine.



Aide-de-camp de l'amiral La Roncière, puis commandant de la *Décidée* à la Plata, il revient en France pour recevoir le grade de capitaine de frégate. C'est en cette qualité qu'il fit le siège de Paris. Après la guerre de 1870, il commanda les frégates à voile *Sibylle* et *Alceste*, chargées des transports de condamnés en Nouvelle-Calédonie. Capitaine de vaisseau en 1876, contre-amiral en 1883, il avait été fait vice-amiral en 1890.

L'amiral Vignes venait d'atteindre sa soixante-cinquième année et avait été admis, il y a quelques semaines, dans le cadre de réserve, quittant le service actif après une belle carrière, au cours de laquelle il avait occupé tous les plus hauts emplois de la marine.

Tout travaille, tout souffre, tout gémit, ici bas ; chacun envie l'état et la fortune de son voisin, parce qu'il n'en saisit que les apparences et qu'il a creusé ses misères de sa propre situation. — LACORDAIRE.

A Mme ALPHONSINE BLANFORD

FALL-RIVER, MASS.

LA JEUNE FILLE ET SA MÈRE

C'était le soir, le vent soufflait avec violence et la neige tombait avec rage. Tous les éléments de la nature semblaient déchaînés contre la petite demeure de X***. Tout était calme à l'intérieur de cette frêle habitation. Une mère et sa fille travaillaient en silence à la pâle lueur d'une vieille lampe et à la faible chaleur d'un brasier à demi éteint.

La mère était âgée, son visage triste disait clairement qu'elle avait beaucoup souffert. La jeune fille, ange de beauté et d'innocence, avait peu d'expérience de la vie. Le temps n'avait pas encore laissé, sur le front de cette aimable enfant, les traces de son passage. Pourtant, cette fillette paraissait pensive et inquiète. Tantôt ses beaux grands yeux noirs se jetaient sur un long crucifix de bois, suspendu à la muraille et noirci par le temps ; tantôt ils rencontraient ceux de sa mère, et un long soupir s'échappait de sa poitrine, une larme coulait de ses yeux.

La jeune fille, de sa voix douce et tendre, rompit enfin le silence.

—Mère, dit-elle, vous avez été riche, vous avez connu les douceurs de la vie des grands, vos valets furent nombreux et vos richesses immenses ; ces richesses, vous les versiez avec abondance dans le sein du pauvre. Maintenant, tout est changé : vos plaisirs ont déserté, vos richesses ne sont plus ; seul, le fruit de vos bonnes œuvres est resté.

—Ma fille, Dieu est le maître de toute chose : c'est lui qui nous mit sur cette terre d'adversité ; lui seul doit être l'objet de nos désirs, de nos espérances. Que sont les honneurs et les richesses d'ici-bas en comparaison des biens célestes réservés aux amis de Dieu ! Lorsque Dieu m'enleva votre père, ma douleur fut proportionnée à la perte que nous faisions. Les richesses s'enfuirent ensuite, mais vous, ma chère enfant, vous me restiez. Que le Ciel soit béni !

La jeune fille pleurait... La mère s'approcha de son enfant et lui dit :

—Ma fille, nous avons peu, il est vrai, et nous travaillons chaque jour pour gagner notre pain ; mais, combien de pauvres, ce soir, se sont couchés sans prendre aucune nourriture ! Combien de jeunes enfants tremblent de froid et n'ont pas de feu ! A leur exemple, acceptons nos misères et nos souffrances. D'ailleurs, ma fille, avec vous, pourrais-je me plaindre ? Vous ma force, vous ma consolation, vous qui me rendez douces et supportables les peines qui se multiplient sur ma tête !

La jeune fille embrassa sa mère. Baiser tendre et affectueux qui en dit plus au cœur de cette mère que les paroles les plus éloquentes. La mère essuya une larme et reprit :

—Enfant, objet de toutes mes affections, souvenez-vous toujours que les biens de la terre disparaissent plus vite que la fumée sur les ailes rapides du vent. Ne vous attachez jamais aux plaisirs du monde. Tout passe et s'enfuit loin de nous au moment où nous voulons tout posséder. Que mes peines vous servent d'exemple. Levez les yeux vers le ciel, les vrais biens sont là. Tout autre bien est indigne de vous. Songez qu'un monde meilleur vous attend, et efforcez-vous d'y parvenir en faisant toujours la volonté de Dieu, qui est l'unique but vers lequel la créature doit tendre. Quand je vous portais dans mon sein, la Vierge Marie m'apparut, elle tenait dans ses bras un enfant couronné de roses. Cet enfant gracieux et gentil, elle le déposa doucement dans mes bras. Cet enfant, c'était vous, ma fille. Je remerciai cette bonne Vierge qui, soulevant un voile d'or, me laissa entrevoir les beautés du ciel. Je vis les Chérubins et les Séraphins, prosternés devant l'Auteur du monde, et faisant résonner les voûtes célestes de leurs cantiques les plus doux et les plus harmonieux. Je vis le Seigneur lui-même, et tous les Saints qui l'entouraient. Je vis, ô mon enfant, je vis... votre père qui m'invitait à prendre place à ses côtés. Je m'élançai et... m'éveillai. A mon grand regret je reconnus mon erreur et

d'abondantes larmes coulèrent de mes yeux. L'hiver fut dur, la misère grande...

Le pâle fantôme de la mort planait sur le village : ses victimes étaient multiples. La mère et la fille, épuisées de fatigues et de peines, succombèrent, à leur tour, dans les bras l'une de l'autre.

Deux formes lumineuses s'élevèrent dans les airs et les anges, s'accompagnant sur la lyre, vinrent au-devant d'elles en chantant leurs plus beaux cantiques.

HALLÔ.

LES ÉTAPES DE LA VIE

L'alouette a modulé ses harmonies célestes, et dans le hameau tranquille les cloches sonnent à toute volée.

Du modeste château, situé sur le penchant de la colline, partent de bruyants éclats de joie. On entend par intervalles le bruit des verres qui s'entrechoquent dans les mains des convives. Le châtelain leur a servi une liqueur vermeille qu'ils dégustent avec entrain.

Le cœur rempli d'une joie folle, les vieilles commères jasant librement, penchées sur le gentil berceau où repose le frais bébé qui vient de naître. Elles voient en cet ange, sur lequel ont coulé les eaux régénératrices, l'image vivant de son père.

Déjà la jeune mère forme des projets sur l'avenir de son cher petit ! Quel rêve ! Il sera grand... il sera beau... on l'aimera... il fera la joie de sa famille et l'honneur de sa patrie !...

Le Temps, ce fleuve impétueux auquel rien ne résiste, a poursuivi sa course effrénée ! Vingt printemps sont venus rajeunir le coteau ! Vingt fois la nature s'est dépouillée de son manteau glacial pour reprendre ses habits de fête !

Le soleil s'est levé riant, et tout présage un beau jour. Les cloches carillonnent encore au beffroi du village, et de l'église somptueusement parée s'exhalent des accords mélodieux. Tout à coup, sur le seuil du portique, on voit apparaître un beau jeune homme à la figure rayonnante de bonheur ; à ses côtés, se penche timidement sous son voile virginal, celle qui vient de lui jurer une fidélité éternelle. Elle est touchante cette scène !

Les nouveaux époux s'avancent lentement, suivis de leurs parents qui font des vœux pour leur bonheur. Le sourire est sur les lèvres de tous, et il n'est personne qui ne sente se réveiller les souvenirs cachés dans les replis de son cœur.

On a semé des fleurs sur la route, et des acclamations de joie saluent le cortège à son passage. La troupe nuptiale se dirige vers la rustique demeure qui, hier à peine, célébrait la naissance de l'heureux époux.

Sa vieille mère, ivre de bonheur, voit enfin se réaliser quelques-uns de ses rêves enchanteurs.

O Temps, toujours tu fuis sans jamais remonter vers ta source !

Quelques rapides années se sont écoulées, et de nouveau l'airain sacré a frémi dans l'air. Mais, qu'il est lugubre ce tintement ! Il semble gémir sur un funeste malheur !

C'est le glas de la mort !... Oh ! la cruelle, elle n'épargne personne.

La consternation est sur toutes les figures. Un flot toujours croissant s'avance vers le château en ruines, que de gros peupliers cachent à demi. Là, dans cette chambre recouverte de tentures de deuil, on n'entend plus que pleurs et gémissements où jadis tout n'était que joie et bonheur. L'épouse éplorée du gentil châtelain ne veut plus quitter celui qu'elle aimait tant.

Quel tableau déchirant !...

Des enfants jeunes encore se pressent autour de leur mère et demandent à grands cris qu'on leur rende ce bon père, témoin de leurs jeux enfantins !... Hélas ! leur prière ne peut être exaucée !

Accompagné de ses proches, le pauvre père quitte lentement sa demeure, pour être déposé dans la terre bénite où ses aïeux dorment de leur dernier sommeil !...

Montréal, 1396.

J. St-J.